



QUÉBEC SF

no 4





SOMMAIRE



Couverture Valérie Bédard

Prix Boréal de la création artistique visuelle et audiovisuelle: Valérie Bédard
(Couverture, *Solaris* 177; Illustrations, *Solaris* 179; etc.)

- 3- Alain Jetté - Aquarelles**
- 7- Valérie Bédard - Rions avec Matante !**
- 9- Matante Valérie et les Cougars à marde !**
- 13- Alain Jetté - Délire sur Game of Thrones**
- 17- Matante Valérie : Les 3 suisses de l'apocalypse**
- 18- Lily – Sherlock saison 2**
- 20- Archives : la SF à Québec : 1981, article de Michel Truchon - Le Soleil**
- 21- Mario Giguère - Classiques Universal – Le Loup-Garou**
- 30- Frogue Storée – George Henri Cloutier**

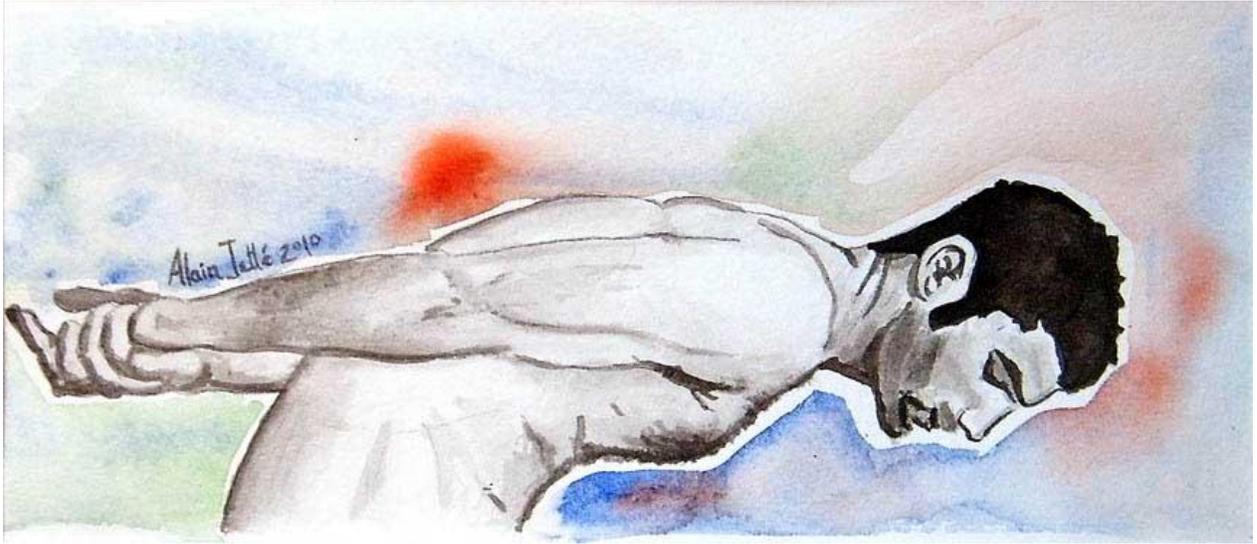
Prochaine date de tombée 20 septembre 2012

Fanzine électronique des membres de Québec SF. Le contenu et les droits respectifs sont redevables aux auteurs. Numéro 4 - Juin 2012



ALAIN JETTÉ







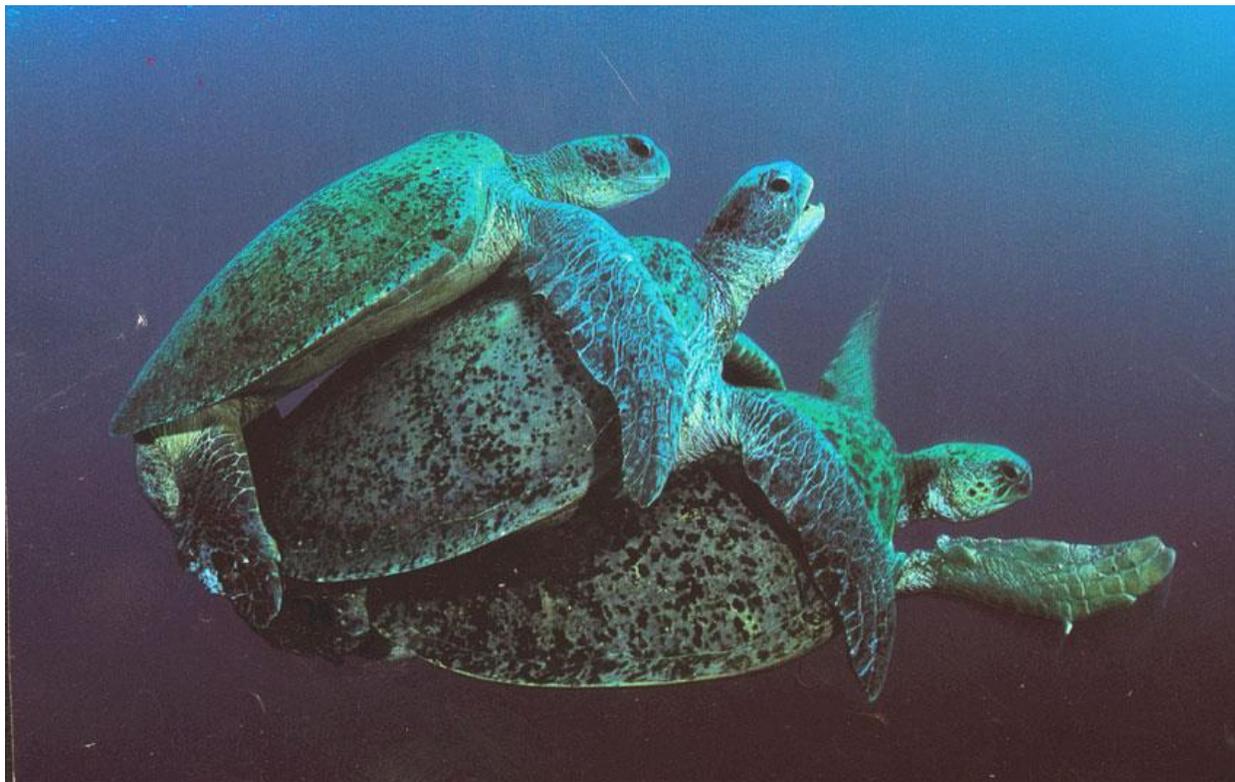




VALERIE BEDARD



Pour adultes avertis seulement!!!!
Ce que le Commandant Cousteau ne vous a jamais
montré...



**COLÈRE ET ANGOISSE À SAINT-SÉVERIN-DE-PROULXVILLE!!! DEPUIS
QUE LES JEUNES JOUENT À "CHICKEN" DANS LES RANGS, PLUS
PERSONNE N'EST EN SÉCURITÉ!!!**

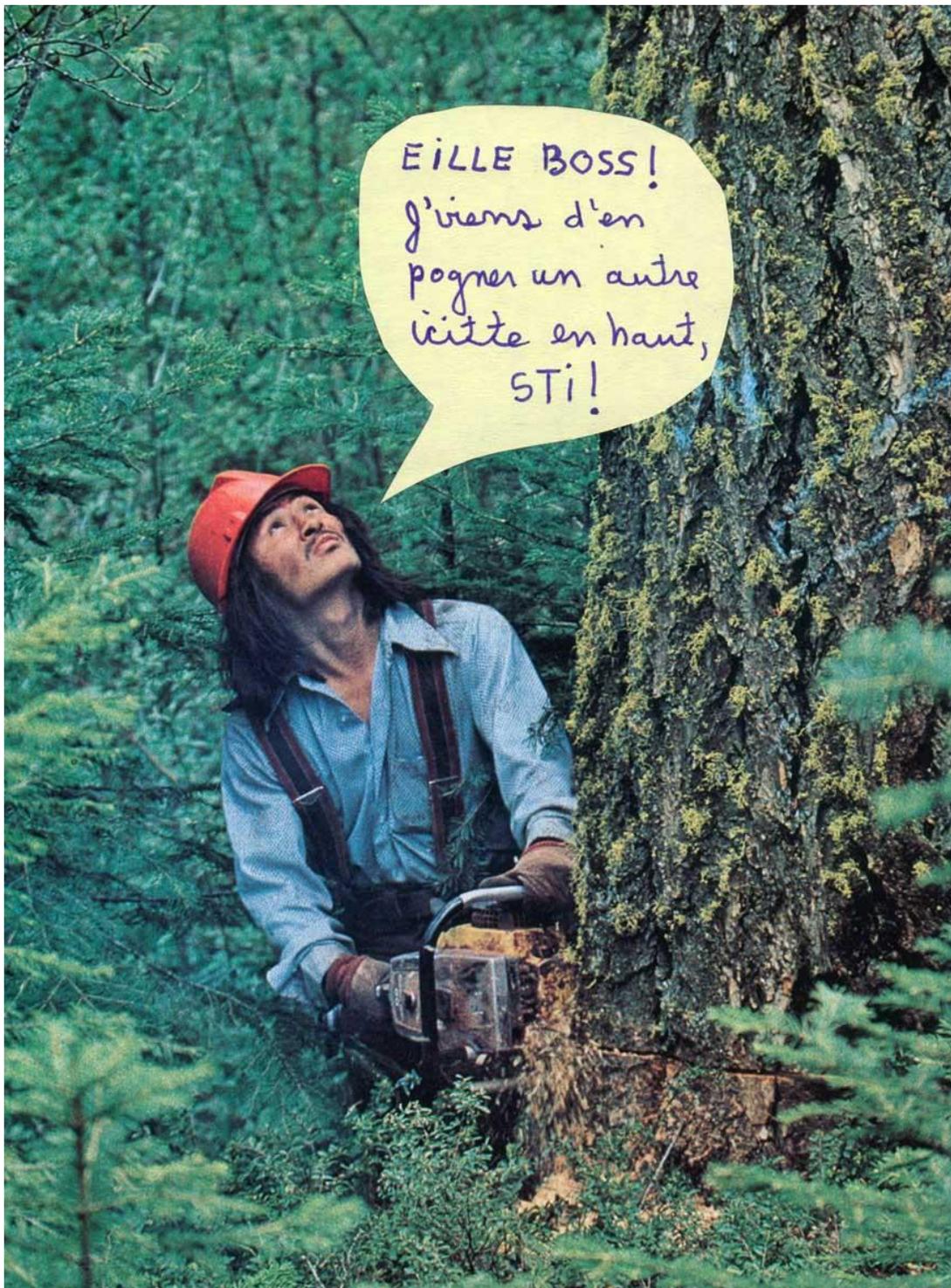


**C'TÀ C'HEURE-CI QUE TU RENTRES ???!!!? PIS TU SENS
LE POISSON, EN PLUS!!!**



LA TENSION CONTINUE DE MONTER EN MAURICIE!!!!

**C'EST MAINTENANT LA GUERRE OUVERTE ENTRE LES COUGARS ET LA
POPULATION LOCALE !**







VALERIE BEDARD



DU CÔTÉ DES COUGARS, LE TON MONTE AUSSI...



**CERTAINS QUITTENT LA MAURICIE POUR MONTRÉAL
DANS LE BUT DE TRAVAILLER EN PUBLICITÉ...**





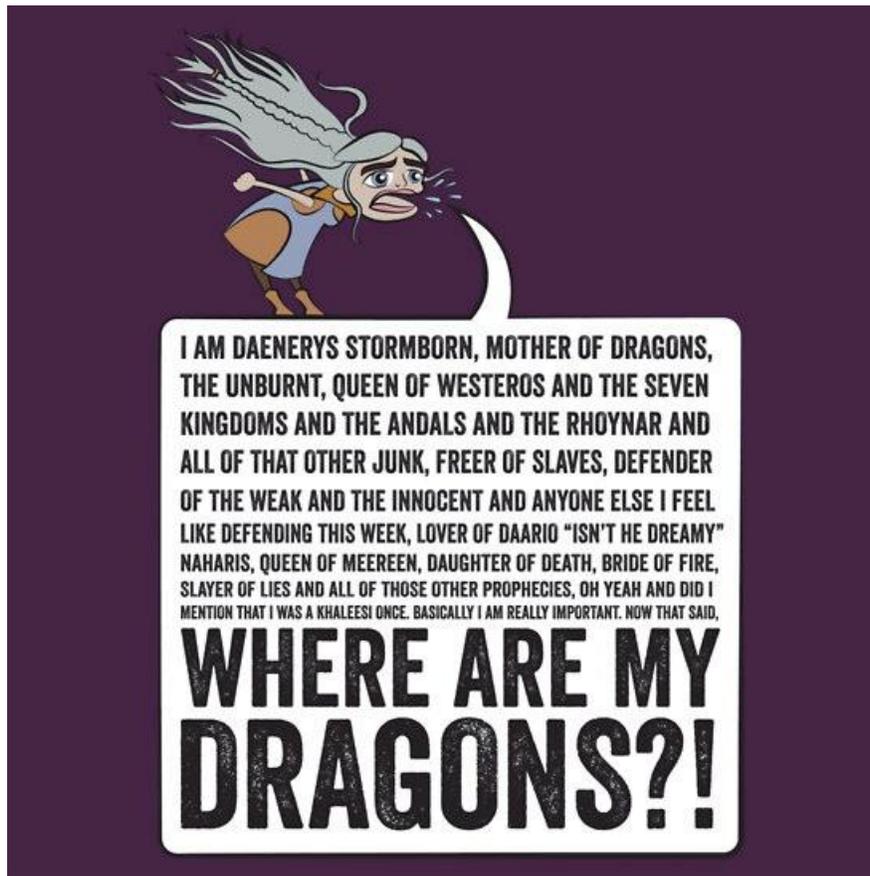
ALAIN JETTÉ



Pour ceux qui suivent la série télévisée de l'adaptation de Game of Thrones de George R.R. Martin, il y a eu, tout récemment, vers la fin de la saison deux, un épisode marquant de la série. Daenerys Stormborn, un des personnages principal, y perd ses "enfants", soit ses trois dragons. Spontanément, tout plein d'images d'humour sont sorties sur le Web. Je me permets d'en partager quelques unes avec le groupe.

Il va de soit que je ne détiens aucun droit d'auteurs sur celles-ci.





Those are
NOT
my dragons!





WHERE ARE MY DRAGONS?



Help me find my Dragons

I am Daenerys Stormborn Targaryen aka "Khaleesi" aka the "Mother of Dragons" and the rightful heir to the Iron Throne. After weeks in the Red Waste, we went to Carth and my dragons have gone missing. I miss them dearly and I do not trust these warlocks. Please help your Queen of the Seven Kingdoms.

What: THREE (3) MISSING BABY DRAGONS

Last Seen: QARTH
Reward: AN ALL EXPENSES PAID TRIP TO KING'S LANDING IN WESTEROS

- CALL JORAH (send a raven)



Help me find my Dragons

I am Daenerys Stormborn Targaryen aka "Khaleesi" aka the "Mother of Dragons" and the rightful heir to the Iron Throne. After weeks in the Red Waste, we went to Carth and my dragons have gone missing. I miss them dearly and I do not trust these warlocks. Please help your Queen of the Seven Kingdoms.

What: THREE (3) MISSING BABY DRAGONS

Last Seen: QARTH
Reward: AN ALL EXPENSES PAID TRIP TO KING'S LANDING IN WESTEROS

- CALL JORAH (send a raven)

LES SUISSES DE L'APOCALYPSE



Le coupable des déprédations dans le jardin a été identifié et arrêté. C'est le suisse d'Amir Kadir!



LILY FAURE



SHERLOCK 2010 SAISON 2

Après le succès international de la première saison en 2010, les auteurs de cette actualisation brillante des aventures du célèbre détective et de son comparse John Watson ont continué sur leur lancée.

Le défi, selon Steven Moffatt, scénariste et producteur, était de surpasser la première saison.

Pari réussi, avec brio.

Trois nouvelles sont donc à l'honneur. Le principe reste le même : Sherlock Holmes vit dans une pension, en colocation avec John Watson. Il est versé en sciences, joue du violon, a une allure de grand échalas aux traits émaciés et est totalement inadapté ou presque en ce qui concerne les relations humaines, surtout quand elles le touchent de près. Mais voilà, John Watson raconte leurs aventures sur un blog, Sherlock utilise les ordinateurs et un cellulaire... Nous sommes en 2011.

Alors, me direz-vous, quel intérêt alors qu'il y a déjà tellement d'adaptations et que Jeremy Brett est devenu une référence dans le rôle ? D'abord parce que les histoires sont effectivement les mêmes à la base, mais que leur adaptation est au moins aussi alambiquée que l'original. Retravaillées à la sauce de Steven Moffatt, un excellent scénariste spécialiste des histoires complexes et enchevêtrées.

Pour ceux à qui ce nom ne dirait rien, M. Moffatt a repris la suite de Russell T. Davies dans la scénarisation actuelle de Doctor Who. Mark Gatiss, co-créateur de ce Sherlock et aussi interprète de Mycroft à l'écran, a aussi fait ses armes en réinventant le Docteur. Sherlock est entre de bonnes mains...

Moins porté sur l'expression des émotions que Russell T. Davies, Steven Moffatt fait aussi œuvre d'écriture fine et intelligente, qui porte le téléspectateur à la réflexion. De l'émotion, plutôt rare dans la première saison, il va y en avoir davantage dans cette saison 2, ce qui ajoute à la qualité et la crédibilité des personnages.

La réalisation est impeccable, tout comme l'aspect visuel de la série, qui en fait, en soi, un petit bijou truffé d'idées simples et efficaces. Par exemple, pour rendre la manière dont Holmes réfléchit, on voit des mots apparaître sur les choses ou les gens qu'il observe (a un chien, non deux.. en zoomant sur le pantalon). Mais venons-en au contenu. Trois épisodes.

Moriarty rôde, filigrane de la saison, lien avec la saison 1 qui se terminait sur un cliffhanger de la plus belle eau (au bord d'une piscine, littéralement) résolu un peu cavalièrement en début de saison 2. Mais Moriarty est assez fou, on le verra justement dans le dernier épisode.

« Scandal in Belgravia » amène le personnage d'Irène Adler. Présentée ici en femme fatale et même dominatrice, ce qui amène un parfum de soufre inhabituel pour Holmes. Watson s'interroge quant aux réactions du détective, et le jeu combiné des excellents Martin Freeman (Watson) et Benedict Cumberbatch (Holmes) rend à la fois la camaraderie des personnages et leurs personnalités très différentes. Irène Adler (magnifique Lara Pulver) donne l'occasion à Cumberbatch d'approfondir son personnage, en l'emmenant dans ses retranchements. La chute est tout simplement excellente.

Dans « the Hounds of Baskerville », une des nouvelles les plus célèbres, l'histoire prend une tournure d'horreur, mais dont l'explication reste scientifique.. cela devient de la SF en somme! Je ne vous en dit pas plus pour éviter de vous gâter la surprise. Là encore, les idées sont excellentes, la photo et la façon de filmer au top... du plaisir pour l'esprit et pour les yeux, que demander de plus?

Et enfin, le dernier, qui nous laisse là encore pantois à la toute fin, en attente de la suite.. « The Reichenbach fall » Dès l'introduction, les scénaristes jouent avec le spectateur : Holmes récupère un tableau qui représente les chutes de Reichenbach... Moffatt connaît très bien Conan Doyle et truffe ses épisodes d'allusions diverses. Celle-ci est une des plus évidentes, je fais confiance aux spécialistes pour en trouver d'autres. Un conseil, cet épisode est prenant.. préparez-vous. Car même en connaissant l'histoire de base, je me suis faite avoir... Flash-back, Watson raconte à sa psy ce qui s'est passé ses derniers mois, la fin de son meilleur ami... L'enquête peut commencer. Moriarty défie Holmes en tentant de dérober les bijoux de la couronne, puis se fait prendre et ... acquitter par le jury. Holmes, de plus en plus déterminé à le capturer, se heurte au génie de son adversaire. C'est le début d'un chassé-croisé qui emprisonnera le fameux détective dans une toile d'araignée pour mieux le briser. Là encore, la combinaison entre un scénario impeccable, des images de qualité cinématographique, un langage visuel épuré et recherché tout à la fois, et le jeu d'acteurs chevronnés... et M. Moffatt qui décide de mettre un peu d'émotion dans ses personnages... Cela donne un final Moriarty/Holmes/Watson à couper le souffle, tout en finesse et émotion rentrées. C'est bien simple, je l'ai déjà vu 3 fois... au complet, le dernier prétexte était de vérifier la VF...

Vivement la saison 3...

Lily Faure



Le Soleil, Yvon Mongroia

Mario Giguère, l'un des illustrateurs québécois de science-fiction les plus prometteurs, devant des oeuvres de son confrère Jean-Pierre Normand et quelques-uns de ses dessins (à droite), à l'exposition organisée au café "Les Gros Loups", au 358 de la Canardière, jusqu'au 24 juillet.

La science-fiction a pignon sur rue au "Gros Loups"

par Michel TRUCHON

Les illustrateurs québécois de science-fiction ont désormais pignon sur rue. La direction du café "Les Gros Loups", dans Limoilou, composée de fans irréductibles, a en effet décidé de mettre les murs de son établissement à la disposition des as de la plume et du crayon.

Ce sont deux des noms les plus connus dans l'illustration québécoise de SF, Mario Giguère et Jean-Pierre Normand, qui font les frais de la première exposition, laquelle a commencé il y a dix jours et se terminera le 24 juillet.

Pour les intéressés, "Les Gros Loups" est un sympathique petit café situé au 358 de la Canardière, entre la 3e et la 4e avenue. Les curieux pourront notamment y admirer les premiers chefs-d'oeuvre en couleur de Giguère et Normand, soit les originaux des couvertures réalisées pour les numéros 3 et 4 de la collection "Chroniques du Futur", la première véritable collection québécoise de science-fiction.

Mario Giguère a réalisé la couverture de "Légendes de Virnie", du Québécois René Beaulieu et Jean-Pierre Normand celle du recueil "Le vieil homme et l'espace", de Daniel Sernine.

A compter du 25 juillet, Richard Coulombe et Sylvain Martineau prendront la relève, sur les murs des "Gros Loups". Cela devrait ensuite être le tour de Richard Morneau. Pour les non-initiés, ces noms ne veulent pas dire grand-chose, mais pour les fans, ils sont le gage d'un avenir certain du talent des illustrateurs locaux de SF.

"Les Gros Loups" semble d'ailleurs en voie de devenir le quartier général des fans québécois de science-fiction, puisqu'il est le lieu de rendez-vous, tous les premiers lundis soirs du mois, de rencontres pour les amateurs.

Ses trois propriétaires, Patrick Rional, Gilles Barry et Claude Rousseau, en collaboration avec Jean Pettigrew, ont mis sur pied ses rencontres, depuis deux mois déjà. Sans tambour ni trompette, ces soirées de "placotage" connaissent un succès certain.



MARIO GIGUÈRE



Universal Classics

WOLFMAN



WEREWOLF OF LONDON - Stuart Walker avec Henry Hull, Warner Oland, Valerie Hobson, 1935, États Unis, 75m

Le Dr Glendon (Henry Hull) est au Tibet à la recherche d'une plante rare. Au moment où il la découvre, il est attaqué par une bête. Retour à Londres où Glendon tente de faire fleurir la plante avec une lumière reproduisant les rayons de la pleine lune, nécessaire à sa floraison. Il reçoit la visite du Dr Yogami qui affirme l'avoir rencontré et qui est très intéressé par la fleur. Pour cause, Yogami est le loup garou qui l'a attaqué au Tibet et la fleur de la plante est le seul antidote qui permet non pas de guérir, mais d'empêcher un jour à la fois la transformation fatale. Yogami ayant finalement volé deux fleurs écloses, Glendon se réfugie dans une chambre de pension pour éviter de commettre des meurtres en se transformant, car Yogami l'a averti, la bête va s'attaquer aux personnes qu'il aime et Glendon a peur pour sa femme, Lisa.

Vu il y a plusieurs années, j'en gardais peu de souvenirs. Tout d'abord, le premier essai lycanthrope du studio Universal est plus timide que le célèbre WOLFMAN avec Lon Chaney Jr. Le maquillage est moins bestial, les producteurs redoutant les foudres des instances religieuses de l'époque. De surcroît, là où on a de l'empathie pour le pauvre Larry Talbot, le Dr Glendon est plutôt antipathique, sa femme Lisa renouant avec un ami d'enfance car son mari n'a pas beaucoup d'attention et ne lui révèle pas sa condition. On est loin de Talbot qui essaie en vain de convaincre tout le monde qu'il est responsable des meurtres. Il y a cependant des similitudes, le couple maudit et les forces de l'ordre qui vont mentir sur son sort. Sinon la production est efficace, mais on n'embarque pas autant dans le scénario, les premières scènes au Tibet étant les plus intéressantes.







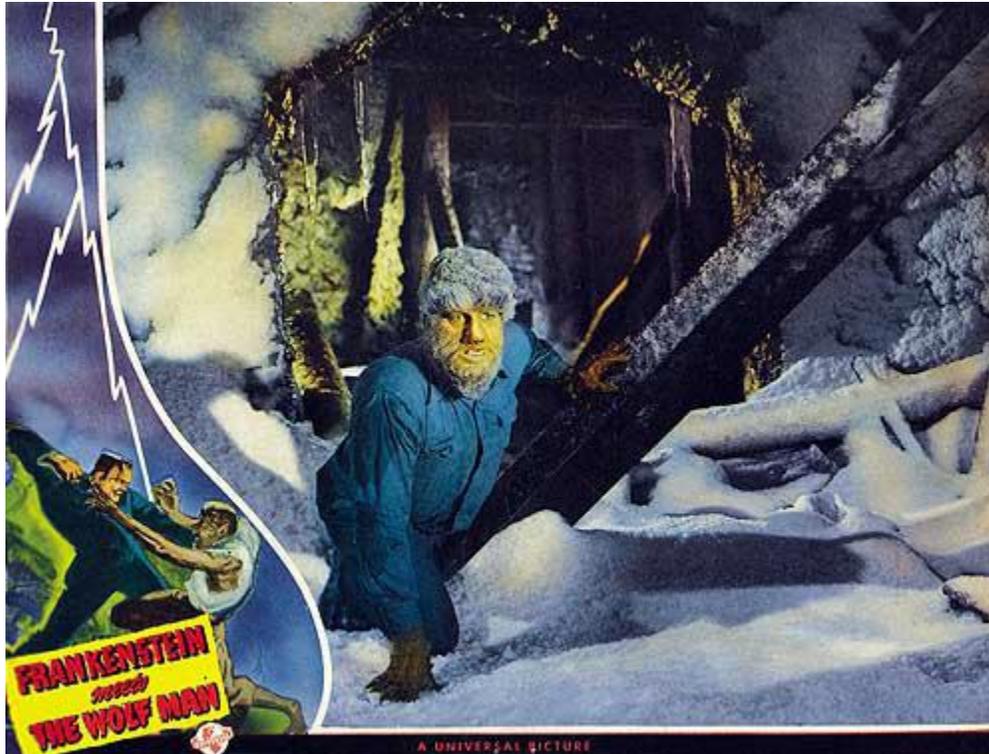
The WOLFMAN - George Waggner, avec Lon Chaney Jr, Claude Rains, Bela Lugosi, Maria Ouspenskaya, Evelyn Ankers, 1941, États Unis, 70m

Larry Talbot revient au château familial suite à la mort de son frère. Son père est très heureux de son retour, Larry l'aidant à installer les dernières lentilles de son télescope. Sans faire par exprès, il remarque la belle Gwen qui travaille dans une boutique locale. Après l'avoir accosté, il lui achète une canne à pommeau d'argent représentant un loup et un pentagramme. Il lui soutire un rendez-vous le soir même, avec son amie Jenny, pour aller voir les romanichels installés dans le bois. Jenny est effrayée par les réactions de Bela, le gitan qui lui tire les lignes de la main et elle mourra rapidement, égorgée par un loup. Larry aura bien essayé de la défendre et aura tué le loup, mais c'est le corps de Bela que l'on retrouve au pied de l'arbre. Se rappelant les légendes qu'on lui a conté suivant l'achat de sa canne, interrogé par la police, il commence à douter de lui-même. Seul Larry et les gitans acceptent qu'un loup garou puisse exister et Larry a bien peur que Gwen me soit sa prochaine victime.

Un scénario rondement mené par un Curt Siodmak en forme et une belle performance de Lon Chaney Jr, le personnage fétiche de sa carrière. L'intrigue est fort simple et on insiste beaucoup sur la légende de l'homme loup, la répétant à outrance et au final, on ne voudra toujours pas croire à la transformation. C'est la tragédie de Talbot, un homme simple, qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment, qui fait la force du film. On ne saurait imaginer comment le personnage féminin a dû paraître troublant à l'époque, car elle est fiancée et a visiblement envie de partir avec Talbot. On est loin des serveuses de café ou des midinettes sans défense. Claude Rains est efficace, même si on l'imagine difficilement engendrer le colosse qu'est Lon Chaney Jr comparé à lui. Bela Lugosi a un petit rôle qu'il tiens à merveille, Il faut souligner la présence de Maria Ouspenskaya dans le rôle de Maleva, la vieille gitane, dont le jeu dramatique y est pour beaucoup dans l'efficacité du film.

Pour un amateur de monstre, tout se termine trop vite, mais le grand poilu n'a pas fini sa carrière, loin de là. George Waggner, plus habitué aux séries B, comme Siodmak, va rapidement travailler exclusivement pour la télévision, ce qui n'est pas évident ici. La mise en scène est efficace, des décors embrumés aux éclairages, tout est au service de l'histoire. À voir ou revoir avec plaisir.





FRANKENSTEIN MEETS THE WOLFMAN aka Frankenstein contre le Loup Garou - Roy Wiillam Neill avec Lon Chaney jr, Bela Lugosi, Ilona Massey, Patrick Knowles, 1943, États Unis, 74m

Quatre ans après les évènements de THE WOLFMAN, deux pilleurs de tombes entrent dans le caveau des Talbot et ouvrent la tombe de Larry. Malheureusement, c'est soir de pleine lune et l'homme loup se lève à nouveau ! Larry se réveille le lendemain dans un hôpital de Cardiff (ce n'était pas mentionné, mais le premier film se passe en Angleterre) et il est traité pour une blessure à la tête par le docteur Mannering. Il sort la nuit pour tuer sous sa forme de loup garou et presse la police et le médecin de croire qu'il est bien l'homme qu'il dit être. Incompris, il s'enfuit et part à la recherche de Maleva, la vieille gitane, mère de celui qui l'a infecté. Talbot l'implore de le guérir ou lui faire connaître le repos éternel, l'idée qu'il va tuer d'autres innocents le perturbe sans fin. Maleva l'amène voir les Frankenstein, mais le Docteur est décédé. Il rencontre cependant sa fille, qui refuse de lui indiquer ou sont les livres qui expliquent les secrets de son père. Larry fait ses recherches et découvre le monstre de Frankenstein congelé dans les sous-sols du château. Mannering le retrouve et avec l'aide de la Baronne Elsa Frankenstein, il rééquipe le

laboratoire pour guérir Talbot et du coup tuer la créature de Frankenstein. À moins qu'il n'ait une autre idée en tête...

Mis à part un intermède musical lors de la fête du nouveau vin, et sa chanson improbable au refrain de FA-LO-LI, FA-LO-LO, le scénario ménage la chèvre et le chou et ne satisfait pas les promesses de son titre. C'est véritablement Larry Talbot qui est la vedette du film, le monstre de Frankenstein, avec un Bela

Lugosi sous le maquillage qui ressemble à une caricature de celui de Karloff, est très peu présent. On aura bien droit à un peint combat vers la fin, trop peu, trop tard. Que l'on pense aux spectaculaires affrontements de KING KONG CONTRE GODZILLA et on voit que le concept, tout nouveau, de deux monstres qui se rejoignent le temps d'un film, sera mieux servit par la suite. Tous les personnages autres que Talbot sont brièvement aperçus, on aurait bien aimé que la Baronesse Frankenstein, superbe Ilona Massey à l'accent bien étrange, s'occupe toute seule de faire revivre le laboratoire. Curt Siodmak a visiblement voulu trop en mettre dans le scénario, peut-être une commande du studio.

N'empêche qu'on peut y trouver son compte et que cette chanson qui énervera énormément Talbot, car on y chante que la vie est courte et la mort est longue, nous reste dans l'esprit longtemps: FA-LO-LI, FA-LO-LO !





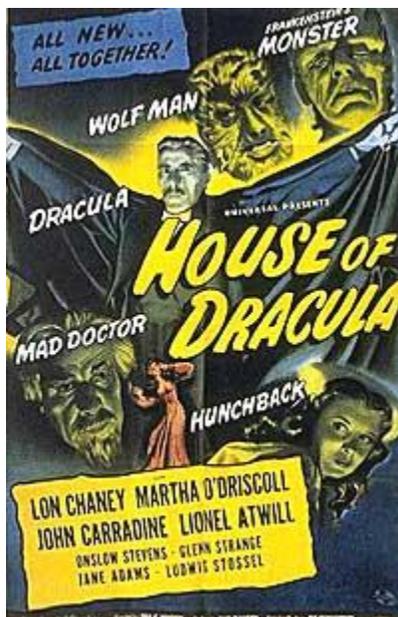
HOUSE OF FRANKENSTEIN - Erle C Kenton avec Boris Karloff, Lon Chaney Jr, John Carradine, Glenn Strange, Lionel Atwill, George Zucco, Anne Gwynne, 1944, États Unis, 71m

Le docteur Gustav Niemann (Boris Karloff) est depuis quinze ans en prison, avec son assistant Daniel, lorsque la foudre vient le libérer en détruisant une partie des murs de l'établissement. Belle ironie, car il n'a qu'une seule ambition, reprendre ses travaux qui l'ont amené devant la justice, poursuivre l'oeuvre de Frankenstein ! Les deux comparses tuent un propriétaire de caravane ambulante qui présente le squelette de Dracula. Reprenant vie, Dracula essaie de kidnapper la belle Rita (Anne Gwynne), mais ça tourne mal. En route pour le village Frankenstein, Nieman et Daniel arrêtent près d'un camp de romanichels et Daniel, bossu, tombe amoureux de la belle Ilonka (Elena Verdugo). Arrivé dans les ruines du château maudit, ils trouvent les corps congelés du Loup-garou et de la créature de Frankenstein. Larry Talbot, reprenant vie le premier, mène Nieman vers les livres où Frankenstein a transcrit son savoir. Promettant à Talbot de le guérir, ils vont se rendre à l'ancienne demeure de Niemann pour faire les expériences sur Frankenstein et compagnie.

Les monstres sont presque éternels, en tout cas celui de Frankenstein résiste à tout, même si ici il est mal en point. C'est donc, comme son affiche l'annonce, un festival de monstres, une accumulation de vedettes monstrueuses offerte au public. Mais Dracula disparaît rapidement pour ne plus réparaître et Frankenstein, le monstre, ne revit pleinement que durant les dernières minutes. C'est donc Larry Talbot, le loup-garou, qui a la belle part du film, mais dans une intrigue qui reprend la trame du Bossu de Notre Dame. Finalement le lien et la personnalité la plus intéressante revient à Boris Karloff dans le rôle du savant fou, à la fois physiquement imposant mais à la voix d'une douceur étonnante. Carradine, pour le peu de temps qu'il a à l'écran, ne me convainc pas, et il est intéressant de savoir que Lugosi était prévu pour le rôle qu'il n'a pu interpréter, occupé à remplacer Karloff dans une tournée de théâtre.

Si ce n'était que le motif du bossu et le destin tragique de Talbot nous sont déjà connus et prévisibles, le scénario est bien ficelé et ajoute les éléments essentiels que sont les villageois en colère, torches à la main ou l'inspecteur (retour d'Atwill dans ce rôle, mais sans son handicap de SON OF FRANKENSTEIN), cette fois-ci impressionnant durant les chevauchées. On termine dans les sables mouvants, question de ne pas répéter les finals précédant, mais on imagine la créature éternelle ! Plus intéressant que GHOST OF FRANKENSTEIN et surtout pour l'interprétation de Karloff.



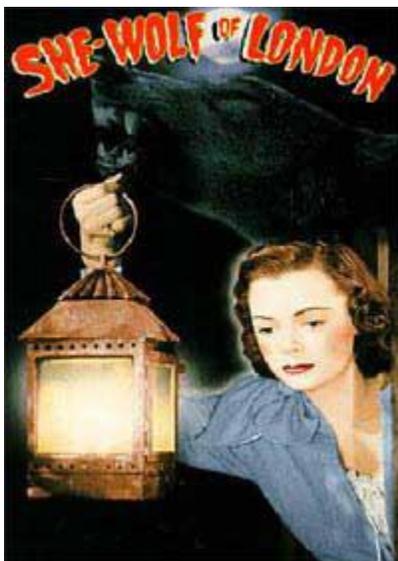


HOUSE OF DRACULA - Erle C Kenton avec John Carradine, Lon Chaney Jr, Onslow Stevens, Martha O'Driscoll, 1945, États Unis, 67m

Le comte Dracula, sous pseudonyme, débarque en pleine nuit chez le docteur Franz Edelman, pour lui demander de guérir sa maladie. Larry Talbot débarquera plus tard pour les mêmes raisons, il tient toujours à guérir de sa lycanthropie. Edelman peut l'aider, mais seulement dans quelques semaines, le temps de récolter assez de matériel pour l'opérer sans danger. Talbot, découragé, se tire à l'eau en bas de la falaise près de l'institution d'Edelman. Le docteur le retrouve sans les grottes au pied de la falaise et découvre également le monstre de Frankenstein et le squelette du docteur Gustav Niemann, que nous avons laissés en train de se noyer dans les marécages dans HOUSE OF FRANKENSTEIN. Edelman essaie d'aider tout le monde mais, trahi par Dracula qui veut vampiriser sa belle assistante, se retrouve avec du sang de vampire dans ses veines. Pas assez pour se transformer en vampire, mais assez pour le rendre fou. À chacun ses excuses pour essayer de faire revivre la créature de Frankenstein !

C'est une rare fois, de mémoire, que le bossu et le rôle d'une assistante du professeur sont jumelés, sous les traits de la belle Jane Adams dans le rôle de Nina. On la verra sans sa bosse qui la déforme dans une remarquable séquence de rêve où l'on voit entre autres des extraits des Frankenstein précédents. Ce n'est qu'un des points d'intérêt du film, certes court et au scénario tarabiscoté, mais fort atmosphérique et où le personnage d'Edelman vole pour ainsi dire la vedette aux monstres. Car Dracula

n'est pas là tout le log du film et Frankenstein n'y est vraiment présent que durant les brèves dernières minutes. N'empêche qu'on ne s'ennuie pas et qu'on voit à regret la dernière apparition sérieuse des classiques de la Universal avant longtemps. La prochaine vague de monstres sera intégrée à la série des comiques Abbott et Costello, parfois avec bonheur, mais loin des drames fantastiques de la belle époque.



SHE WOLF OF LONDON - Jean Yarbrough avec Don Porter, June Lockhart, 1946, États Unis, 61m

Phyllis Allenby (June Lockhart) est bien consciente de la malédiction des Allenby qui veut qu'ils se transforment tôt ou tard en loup garou. Elle vit avec sa tante et sa cousine, mais leurs relations ne sont pas aussi simples et la méchante Tante qui ne l'est pas vraiment a bien peur de se retrouver sans le sous s'il arrive un malheur à la jeune Phyllis. Lorsqu'une bête égorge un enfant dans le parc près de la maison, Phyllis trouve tous les indices qui la portent à croire qu'elle a commis le meurtre crapuleux. Elle refuse donc de voir son fiancé, qui doit pourtant la marier dans une semaine ! La police enquête et va sonner à la porte des Allenby.

Le film n'est pas très mémorable pour une raison qui devient évidente rapidement, il n'y a probablement pas de loup garou dans cette histoire ! Si le suspense était intense, ce serait probablement autre chose, mais on est devant un mystère policier, un thriller un peu fade. Les acteurs jouent cependant avec conviction et j'ai eu plaisir à

découvrir une jeune June Lockhart qui restera pour moi toujours la mère parfait de la télé-série LOST IN

SPACE. Celle qui trouvait toujours de quoi faire un gâteau sur une planète déserte ! Et pourtant, l'idée qu'une jeune femme a l'air si fragile puisse se transformer en bête féroce a un certain attrait pour l'amateur de monstre. D'ailleurs le doute plane tout le long, ne serait-ce pas la belle grande cousine ou la méchante tante qui serait lycanthrope ? La courte durée du film est ici une qualité, on n'étire pas trop la sauce. **Mario Giguère**

Dans notre prochain numéro...





GEORGE HENRI



FROGUE STORÉE

JORJENRI – Il était une fois un GH qui voulait aller à la pêche de bonne heure le matin sur la Jacques-Cartier. I pâr donc le swouère d'avant pour être plus proche du spotte. À mi-ch'min de son but, I s'arrête su'l'bord du lac Clément pour se r'poser. I s'installe dans son sac de couchage dans sa fameuse familiale Atayot seconde pour y ronfler kek bonnes zeures. Tout din coup...

ZÉLUDIA – Tout din coup, quoi ?

JORJENRI – V'là t'y pas que trois ouétures avec du monde arrivent su'l'bord du lac, tous phares allumés en direction d'la plage ! Ça fa que ça réveille le GH pour un boutte ! Ç'ta pas dés Martiens comme dans l'film, tu sais là, la grosse musique pi lés couleurs...

ZÉLUDIA – Oui, oui, j'saisis ! Ç'ta pas dés Martiens, OK ! Mais ç'ta quoi ?

JORJENRI – Ç'ta dés Zaziatiques ! Trois chars pleins, dés sept passagers, minimum ! Pi, I s'mettent d'là musique aussi zaziatique qu'eux autres – comme dans l'film, le système au boutte ! Tout l'monde est descendu, pi ça jase ! Ça doit être du chinois: j'comprends rien !

ZÉLUDIA – Ha ! Ha !... Sti une histoire vécue ?

JORJENRI – Ben sûr ! Aussi vra que j'te l'raconte ! Mais kéciki font-là ? Que j'me d'mande ! J'sors de mon sac de couchage, enfin, l'bout d'la tête, juste pour ouère ski s'passe... Ch'te dis, c'est la vérité vrae !

ZÉLUDIA – Toute une histoire, ç't'affaire-là ! Un vra roman... Tu devras l'écrire...

JORJENRI – Ben, sti, Zélude, c'est c'que j'fa ! Barnak !

ZÉLUDIA – Scuze-moé, GH, c'est vra : j'te lis ! Continue...

JORJENRI – OK... Y'a la mémé qui guette lés enfants en bazage, pi y'a lés zôtres, zados compris, qui ont levé leus jupes ou leus jeans, pi qui s'en vont dans l'bord de l'eau ! I vont t'y faire du bala zaquatique ? Que j'me dis... Y'en a qui ont dés lampes de poche, d'autres qui ont dés chauguières... Bizarroïde, pas mal, c'monde-là ! J'm'intrigue pas mal...

ZÉLUDIA – T'é pas possible !

JORJENRI – Dekecéki va s'passer, astheure ?

ZÉLUDIA – Accouche !

JORJENRI – Héban, y'a une qui s'ma à crier ! Qui plonge sa main libre dans l'eau.. Qui r'ssort kekchouse qui bouge pi qui s'dépêche de'l mettre dans chauguière la plus proche. Pi, un autre crie ! Pi, une autre ! Les mêmes gestes ! La même gigue à l'eau ! J'en su tout tétonné !... Pi, une autre qui doit leu dire de s'la farmer, parce pendant un boutte, j'entends juste la mémé pi la musique !

ZÉLUDIA – Veux-tu ben m'dire ?...

JORJENRI – Pi les p'tits christs de Chinois d'la Sainte-Enfance qu'on a ach'tés, pi qui sont icitte astheure, continuent de s'épivarder sur l'bord du lac Clément. I ramassent, pi I ramassent encore... Pi là, j'commence à deviner...

ZÉLUDIA – Ah ! Oui ?

JORJENRI – Au boutte de 20 à 30 minutes, leu pêche a l'air d'être finie. La mémé ramasse les morveux pour qui c'est Nouvelle, ce swouère-là : I sont pas encore couchés à 11 zeures le swouère ! Sont pas r'venus à maison, en plus ! La musique s'étouffe au fur et m'zure qu'les zados pi les zadultes reviennent back à leus mini-vans avec leus trucs : les chauguières, les filats, les flashlaêtes...

ZÉLUDIA – Pi ?

JORJENRI – Pi, I s'en vont !

ZÉLUDIA – Pi, I s'en vont ? Rien kça ? Là, là !...

JORJENRI – Oui, oui, I s'en vont avec leus gornouilles pêchées dans l'lac Clément. Dans les jours suivants, I vont pouvoir les servir dans leus restaurants chinois ou wetnamiens !

ZÉLUDIA – Haaaa ! T'es dégueux ! C'est horrible !

JORJENRI – Ben, j'me dis kça soulage les gornouilles du Bengladesh ! Un peu moins de pression sur leu zécologie, pi ça coûte moins cher en transport ! Ça veut dire en plus que nos gornouilles sont aussi mangeables que celles d'l'Asie ! J'ai toute réfléchi à ça quand j'me su'r'couché !
Zélude ?

George Henri Cloutier



Prochaine date de tombée 20 septembre 2012